

	page
modernes. — Hector. — Les Etats de Blois. — Talma.	333
Les faiseurs d'affaires dans la révolution. — Crédit de l'Empereur à son retour. — Sa réputation dans les bureaux comme vérificateur. — Ministres des Finances, du Trésor. — Cadastre.	341
Sur l'invasion en Angleterre. — Détails.	351
Flotte de la Chine.	357
Cour de l'Empereur, étiquette, etc. — Anecdote de Tarare. — Grands-officiers. — Chambellans. — Splendeur sans égale de la Cour des Tuileries. — Belle administration du palais. — Intention de l'Empereur à ses levers. — Grand couvert. — De la Cour et de la Ville.	359
Jeu d'échec venu de la Chine. — Présentation des capitaines de la flotte de la Chine.	376
Mystification.	379
L'Empereur en état d'employer son anglais. — Sur la médecine. — Corvisart. — Définition. — Sur la peste. — Médecine de Babylone.	381
Procès de Ney. — Voiture perdue à Waterloo. — Entrevue de Dresde. — Sur l'humeur des femmes. — Princesse Pauline. — Beau mouvement de l'Empereur	389
Injure à l'Empereur et au Prince de Galles. — Exécution de Ney. — Evasion de Lavalette.	422
Commission pour le Prince Régent.	426
Esprit de l'île de France.	428
Ses intentions sur Rome. — Horrible nourriture. — Britannicus.	431
Vingt Mars. — Couches de l'Impératrice.	434
Conjuration de Catilina. — Les Gracques. — Les historiens. — Sommeil durant la bataille. — César, ses Commentaires. — Des divers systèmes militaires.	439
Résumé des neuf mois écoulés.	449

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

MÉMORIAL DE S^{TE}-HÉLÈNE.

CONTINUITÉ
DU SÉJOUR A BRIARS.

Jeudi 25 Novembre 1815.

L'EMPEREUR a été fort souffrant; il est demeuré enfermé chez lui, et n'a voulu recevoir personne. Il m'a fait demander sur les neuf heures du soir; je l'ai trouvé très-abattu, fort triste; il m'a à peine dit quelques mots, et moi je n'ai rien osé lui dire. Si sa souffrance était physique, j'avais une vive inquiétude; si elle était morale, mon chagrin était grand de ne pouvoir employer vis-à-vis de lui toutes les ressources dont le cœur abonde pour celui qu'on aime véritablement. Il m'a renvoyé au bout d'une demi-heure,

Vendredi 24.

L'Empereur a continué d'être fort souffrant, et n'a voulu encore voir per-

sonne. Assez tard, il m'avait fait venir pour dîner avec lui. On a servi sur une très-petite table, à côté de son canapé sur lequel il est resté; il a mangé assez bien. Il se sentait le besoin d'une secousse qui arriverait bientôt, disait-il, tant il connaissait sa constitution. Après dîner, l'Empereur a pris les Mémoires du maréchal de Villars, qui l'amusaient. Il a lu tout haut plusieurs articles qui ont amené des ressouvenirs et plusieurs citations d'anecdotes.

Samedi 25.

Tempérament de l'Empereur. — Courses. —
Système de médecine.

L'Empereur était encore souffrant; il avait passé une mauvaise nuit. Il m'a fait venir dîner près de son canapé, dont il ne sortait pas; mais il était évidemment mieux. Après dîner il a voulu lire; il se trouvait sur son sofa au milieu d'un grand nombre de livres; la rapidité de son imagination, la fatigue du même sujet, ou le dégoût de relire sans cesse ce qu'il sait déjà, lui faisaient prendre, jeter et reprendre encore tous ces livres les uns après les autres; il finit par s'arrêter sur l'Iphigénie de Racine,

faisant ressortir les perfections, indiquant et discutant le peu de défauts qu'on lui trouve, et il m'a renvoyé d'assez bonne heure.

L'Empereur, contre l'opinion commune, celle que j'avais entretenue moi-même, est loin d'avoir une forte constitution; ses membres sont gros, mais sa fibre est très-molle; avec une poitrine fort large, il est toujours enrhumé; son corps est soumis aux plus légères influences; l'odeur de peinture suffit pour le rendre malade; certains mets, la plus petite humidité, agissent immédiatement sur lui; son corps est bien loin d'être de fer, ainsi qu'on l'a cru, c'est seulement son moral. On connaît ses prodigieuses fatigues au-dehors, ses perpétuels travaux au-dedans; jamais aucun souverain n'a égalé ses fatigues corporelles. Ce qu'on cite de plus fort est la course de Valladolid à Burgos, à franc-étriers (trente-cinq lieues d'Espagne en cinq heures et demie, plus de sept lieues à l'heure *.) L'Empereur

* Ceci paraîtra incroyable; moi-même, en relisant aujourd'hui mon manuscrit, je doute; mais je ne peux oublier cependant, que lors-

était parti avec une nombreuse suite, à cause du danger des guerrillas : à chaque pas il resta du monde en route; Napoléon arriva presque seul. On cite aussi la course de Vienne au Simmering (dix-huit ou vingt lieues), où il se rendit à cheval, déjeûna et revint aussitôt après. On lui a vu faire souvent des chasses de trente-huit lieues, les moindres étaient de quinze. Un jour, un officier russe, arrivant en courrier de Pétersbourg, en douze ou treize jours, joignit l'Empereur à Fontainebleau, au départ de la chasse; pour délasserment il eut la faveur d'être invité à suivre : il n'eut garde de refuser; mais il tomba dans la forêt, et ce ne fut pas sans peine qu'on le retrouva.

J'ai vu l'Empereur, au Conseil d'État, traiter les affaires huit ou neuf heures de suite, et lever la séance avec les idées aussi nettes, la tête aussi fraîche qu'au commencement. Je l'ai vu lire, à Sainte-

qu'il en fut question à Longwood, c'était à diner; ce devint l'objet d'une discussion assez longue, et je n'ai bien certainement écrit alors que ce qui demeura convenu. D'ailleurs, il existe encore plusieurs de ceux qui l'accompagnaient; on pourra vérifier.

Hélène, dix ou douze heures de suite, des sujets abstraits, sans en paraître nullement fatigué.

Il a supporté, sans ébranlement, les plus fortes secousses qu'un homme puisse éprouver ici bas. A son retour de Moscow ou de Leipsick, après l'exposé du désastre au Conseil d'État, il dit : « On a répandu dans Paris que les che- » veux m'en avaient blanchi; mais vous » voyez qu'il n'en est rien (montrant son » front de la main), et j'espère que j'en » saurais supporter bien d'autres. » Mais toutes ces prodigieuses épreuves ne se sont accomplies, pour ainsi dire, qu'en déception de son physique, qui ne se montre jamais moins susceptible que quand l'activité de l'esprit est plus grande.

L'Empereur mange très-irrégulièrement et en général fort peu. Il répète souvent qu'on peut souffrir de trop manger, jamais d'avoir mangé trop peu. Il est homme à rester vingt-quatre heures sans manger, seulement pour se donner de l'appétit le lendemain. Il boit bien moins encore; un seul verre de vin de Madère ou de Champagne suffit pour réveiller ses forces ou lui donner de la

gaité. Il dort fort peu, et à des heures très-irrégulières; se relevant au premier réveil pour lire ou pour travailler, et se recouchant pour redormir encore.

L'Empereur ne croit pas à la médecine, il ne prend jamais aucun remède. Il s'est créé un traitement particulier: son grand secret avait été depuis longtemps, disait-il, de commettre un excès en sens opposé à son habitude présente; c'est ce qu'il appelle rappeler l'équilibre de la nature: s'il était depuis quelque temps en repos, il faisait subitement une course de soixante milles, une chasse de tout un jour.

S'il se trouvait au contraire surpris au milieu de très-grandes fatigues, il se condamnait à vingt-quatre heures de repos absolu. Cette secousse imprévue lui causait infailliblement une crise intérieure qui amenait aussitôt le résultat désiré; cela, disait-il, ne lui avait jamais manqué.

L'Empereur a la lympe trop épaisse, son sang circule difficilement. La nature l'a doué de deux avantages bien précieux, dit-il: l'un est de s'endormir dès qu'il a besoin de repos, à quelque heure et en quelque lieu que ce soit;

l'autre, de ne pouvoir commettre d'excès nuisibles dans son boire ou dans son manger: « Si je dépassais le moindre-ment mon tirant-d'eau, disait-il, mon estomac rendrait aussitôt le surplus. » Il vomit très-facilement, une simple toux d'irritation suffit pour lui faire rendre son dîner.

Dimanche 26 au Mardi 28.

Vie de Briars, etc. — Ma première visite à Longwood. — Machine infernale, son historique.

Le vingt-six, l'Empereur s'est habillé de très-bonne heure, il était tout à fait bien. Il avait voulu sortir; le temps était charmant, et d'ailleurs sa chambre n'avait pas été faite depuis trois jours. Nous avons été dans le jardin, où il a voulu déjeûner sous le berceau; il se trouvait fort gai, et sa conversation a parcouru beaucoup d'objets et de personnes.

L'Empereur, tout à fait rétabli, reprit ses occupations ordinaires: elles étaient sa seule ressource; sa chambre, la lecture, la dictée, le jardin, devaient remplir toute sa journée; quelquefois encore l'allée inférieure, dont une nou-

velle saison ou l'état de la lunaison nous bannissait insensiblement. Les nombreuses visites que la curiosité attirait chez notre hôte pour y rencontrer l'Empereur, l'avaient gêné, et l'en avaient tout à fait éloigné. Nous demeurions claquemurés dans notre petite enceinte. Nous n'avions dû y rester que quelques jours, six semaines étaient écoulées, et il n'était pas encore question de notre changement. Durant tout ce temps, l'Empereur s'était trouvé aussi resserré que s'il fût demeuré à bord du vaisseau. Il ne s'était encore permis qu'une seule excursion chez le major Hudson, et nous apprîmes plus tard qu'elle avait même causé une extrême inquiétude : elle était parvenue, au milieu du bal de l'Amiral, aux oreilles des autorités et les avait mises tout en émoi.

On travaillait toujours à Longwood, qui devait être notre nouvelle demeure. Les troupes que nous avions amenées d'Angleterre étaient campées aux environs. Le colonel donnait un bal, nous y étions invités; l'Empereur voulut que j'y allasse et que j'examinasse l'endroit. Je m'y rendis avec M^{me} Bertrand, dans une voiture attelée de six bœufs; c'est

dans cet équipage mérovingien que nous escaladâmes la distance qui nous séparait de Longwood. C'était la première fois que je voyais de nouvelles parties de l'île; toute la route ne me montra qu'une constante répétition des grandes convulsions de la nature : toujours d'énormes rochers hideux et nus, entièrement privés de végétation. Si, à chaque changement d'horizon, on apercevait au loin quelque verdure, quelques bouquets de bois, tout cela disparaissait en approchant, comme les ombres des poètes; ce n'était plus que quelques plantes marines, quelques arbrisseaux sauvages, ou bien encore quelques tristes arbres à gomme, ceux-ci sont toute la parure de Longwood. Je revins à cheval vers les six heures, pour me retrouver à temps auprès de l'Empereur. Il me questionna beaucoup sur notre nouvelle demeure. Il ne m'en trouva nullement enthousiasmé. Il me demandait, en résumé, s'il y avait à gagner ou à perdre. Je pus lui rendre toute ma pensée en deux mots : « Sire, nous sommes ici en cage; là, nous serons parqués. »

Le vingt-huit, l'Empereur quitta son habit militaire, qu'il avait repris pour

se rendre à bord du Bellerophon, et mit un frac de fantaisie.

Dans diverses conversations de ce jour, il a touché un grand nombre de conspirations dirigées contre lui. La machine infernale a eu son tour : cette invention diabolique, qui causa tant de rumeur et fit tant de victimes, fut exécutée par les royalistes, qui en reçurent l'idée des jacobins.

Une centaine de jacobins forcenés, disait l'Empereur, les vrais exécuteurs de septembre, du dix août, etc., etc., avaient résolu de se défaire du Premier Consul; ils avaient imaginé, à cet effet, une espèce d'obus de quinze ou seize livres qui, jeté dans la voiture, eût éclaté par son propre choc, et anéanti tout ce qui l'eût entouré; se proposant, pour être plus sûr de leur coup, de semer une certaine partie de la route de chausses-trapes qui, arrêtant subitement les chevaux, devaient amener l'immobilité de la voiture. L'ouvrier auquel on proposa l'exécution de ces chausses-trapes, prenant des soupçons sur ce qu'on lui demandait, aussi bien que sur la moralité de ceux qui l'ordonnaient, en prévint la police. On eut

bientôt tracé ces gens-là, si bien qu'on les prit sur le fait essayant hors Paris, près du Jardin des Plantes, l'effet de cette machine qui fit une explosion terrible. Le Premier Consul, qui avait pour système de ne point divulguer les nombreuses conspirations dont il était l'objet, ne voulut pas qu'on donnât de suite à celle-ci; on se contenta d'emprisonner les coupables. Bientôt on se lassa de les tenir au secret, et ils eurent une certaine liberté. Or, dans la même prison se trouvaient des royalistes, enfermés pour avoir voulu tuer le Premier Consul, à l'aide de fusils à vent : ces deux bandes fraternisèrent, et ceux-ci transmirent à leurs amis du dehors l'idée de la machine infernale, comme de beaucoup préférable à tout autre moyen.

Il est très-remarquable que pendant la soirée de la catastrophe, le Premier Consul montra une répugnance extrême pour sortir : on donnait un Oratorio, M^{me} Bonaparte et quelques intimes du Premier Consul voulaient absolument l'y faire aller; celui-ci était tout endormi sur un canapé, et il fallut qu'on l'en arrachât, que l'un lui apportât son

épée, l'autre son chapeau. Dans la voiture même, il sommeillait de nouveau, quand il ouvrit subitement les yeux, rêvant, dit-il, qu'il se noyait dans le Tagliamento. Pour comprendre ceci, il faut savoir que quelques années auparavant, étant général de l'armée d'Italie, il avait passé de nuit, en voiture, le Tagliamento, contre l'opinion de tout ce qui l'entourait. Dans le feu de la jeunesse, et ne connaissant aucun obstacle, il avait tenté ce passage, entouré d'une centaine d'hommes armés de perches et de flambeaux. Toutefois la voiture se mit à la nage, il courut le plus grand danger, et se crut réellement perdu. Or, en cet instant, il s'éveillait au milieu d'une conflagration, la voiture était soulevée, il retrouvait en lui toutes les impressions du Tagliamento, lesquelles, du reste, n'eurent que la durée d'une seconde; car une effroyable détonation se fit aussitôt entendre. « Nous sommes minés ! » furent les paroles qu'il adressa à Lannes et à Bessières qui se trouvaient avec lui. Ceux-ci voulaient arrêter à toute force; mais il leur dit de s'en bien donner de garde. Le Premier Consul arriva et parut à l'Opéra,

comme si de rien n'était. Il fut sauvé par l'audace et la rapidité de son cocher. La machine n'atteignit qu'un ou deux hommes de la queue de l'escorte.

Les circonstances les plus triviales se combinent parfois avec les plus immenses résultats. Ce cocher était ivre, et il est certain que c'est cette ivresse qui a conservé les jours du Premier Consul. Son ivresse était telle, que ce n'est que le lendemain qu'il sut ce qui était arrivé; il avait pris la détonation pour un salut. Aussitôt après l'événement, on s'en prit aux Jacobins qu'on avait jadis convaincus de la préméditation de cet attentat; et on en déporta un bon nombre: ils n'étaient pourtant pas les vrais coupables; un autre hasard bien bizarre fit découvrir ceux-ci.

Trois ou quatre cents cochers de fiacre donnèrent un repas de corps, à un louis ou douze francs par tête, au cocher du Premier Consul, devenu pour eux le héros du jour et du métier. Dans la chaleur du repas, un des convives buvant à son habileté, lui dit qu'il savait qui lui avait joué ce tour là. On s'en saisit aussitôt, et il se trouva que le jour même, ou la veille de la fatale explosion, ce

cocher s'était arrêté avec son fiacre devant une porte cochère pour laisser passer la petite charrette qui avait fait tout le mal. On courut à cet endroit, où l'on louait en effet des voitures de toute espèce; les propriétaires ne la renièrent pas; ils montrèrent le hangard où elle avait été raccommodee; des traces de poudre y étaient encore. Ils croyaient, dirent-ils, l'avoir louée à des contrebandiers bretons. On retraça facilement tous ceux qui y avaient travaillé, celui qui avait vendu le cheval, etc., etc.; et l'on acquit des indices que ce complot portait des royalistes chouans. On dépêcha quelques gens intelligens à leur quartier-général dans le Morbihan: ils ne s'en cachèrent pas, ne se plaignant que de n'avoir pas réussi; quelques coupables, par-là, furent saisis et punis. On assure que le chef a depuis cherché dans les austérités de la religion l'expiation de son crime; qu'il s'est fait trapiste.

Mercredi 29. — Jeudi 30.

Conspiration de Georges, Pichegru, etc. —
Affaire du duc d'Enghien. — Esclave Tobie.
— Réflexions caractéristiques de Napoléon.

Je trouve ici, dans mon manuscrit,

des détails précieux sur la conspiration de Georges, de Pichegru, de Moreau et sur le procès du duc d'Enghien; mais comme il en est question à différentes reprises dans mon journal, je renvoie plus loin ce qui se trouve ici, afin d'en présenter ailleurs l'ensemble complet.

Le petit jardin de M. Balcombe, où nous nous promenions souvent, se trouvait cultivé par un vieux nègre. La première fois que nous le rencontrâmes, l'Empereur, suivant sa coutume, me le fit questionner, et son récit nous intéressa fort. C'était un Indien-Malais qui avait été frauduleusement enlevé de chez lui, il y avait nombre d'années, par un équipage anglais, transporté à bord et vendu à Sainte-Hélène, où il demeurait depuis dans l'esclavage. Sa narration portait tout le caractère de la sincérité; sa figure était franche et bonne, ses yeux spirituels et encore vifs; tout son maintien nullement avili, mais tout à fait attachant.

Nous fûmes indignés au récit d'un tel forfait; et à peu de jours de là l'Empereur pensa à l'acheter pour le faire reconduire dans son pays. Il en parla à l'Amiral dont le premier mot, en dé-

fense des siens, fut de prétendre que le vieux Tobie, c'était le nom du malheureux esclave, ne devait être qu'un imposteur, et que la chose était impossible. Toutefois il fit une enquête à ce sujet, et la chose ne se trouva que trop vraie; alors il partagea notre indignation, et promit d'en faire son affaire. Nous avons quitté Briars, nous avons été transportés à Longwood, et le pauvre Tobie, partageant le sort commun de toutes choses ici bas, a été bientôt oublié; je ne sais pas ce que le tout est devenu.

Quoi qu'il en soit, lorsque nous venions dans le jardin, l'Empereur s'arrêtait la plupart du temps près de Tobie, et me le faisait questionner sur son pays, sa jeunesse, sa famille, sa situation actuelle; on eût dit qu'il cherchait à étudier ses sensations. L'Empereur terminait toujours la conversation en me lui faisant donner un napoléon.

Tobie s'était fort attaché à nous; notre venue semblait être sa joie; interrompant aussitôt son travail, et appuyé sur sa bêche, il contemplait d'un air satisfait nos deux figures, n'entendant pas un mot de notre langage entre nous,

mais souriant d'avance aux premières paroles que je lui traduirais. Il n'appelait l'Empereur que le *bon Monsieur* (the good gentleman): c'était le seul nom qu'il lui donnait; il n'en savait pas davantage.

Je me suis arrêté sur ces détails, parce que les rencontres de Tobie étaient suivies, de la part de l'Empereur, de réflexions toujours neuves, piquantes et surtout caractéristiques. On connaît la mobilité de son esprit; aussi la chose était-elle traitée chaque fois sous une face nouvelle. Je me suis contenté de consigner ici les suivantes.

« Ce pauvre Tobie que voilà, disait-il
 » une fois, est un homme volé à sa famille, à son sol, à lui-même, et vendu :
 » peut-il être de plus grand tourment pour lui ! de plus grand crime dans
 » d'autres ! Si ce crime est l'acte du capitaine anglais tout seul, c'est à coup sûr
 » un des hommes les plus méchants ; mais
 » s'il a été commis par la masse de l'équipage, ce forfait peut avoir été accompli
 » après tout, par des hommes peut-être
 » pas si méchants que l'on croirait ; car
 » la perversité est toujours individuelle,
 » presque jamais collective. Les frères de
 » Joseph ne peuvent se résoudre à le tuer ;

» Judas froidement, hypocritement, avec
 » un lâche calcul, livre son maître au sup-
 » pliee. Un philosophe a prétendu que les
 » hommes naissent méchans : ce serait
 » une grande affaire et fort oiseuse que
 » d'aller rechercher s'il a dit vrai. Ce qu'il
 » y a de certain, c'est que la masse de la
 » société n'est point méchante; car si la
 » très-grande majorité voulait être crimi-
 » nelle, et méconnaître les lois, qui est-ce
 » qui aurait la force de l'arrêter ou de la
 » contraindre? Et c'est là précisément le
 » triomphe de la civilisation, parce que
 » cet heureux résultat sort de son sein, et
 » naît de sa propre nature. La plupart des
 » sentimens sont des traditions; nous
 » les éprouvons parce qu'ils nous ont pré-
 » cédés : aussi la raison humaine, son
 » développement, celui de nos facultés,
 » voilà toute la clef sociale, tout le secret
 » du législateur. Il n'y a que ceux qui
 » veulent tromper les peuples, et gou-
 » verner à leur profit, qui peuvent vouloir
 » les retenir dans l'ignorance; car plus
 » ils sont éclairés, plus il y aura de gens
 » convaincus de la nécessité des lois, du
 » besoin de les défendre; et plus la so-
 » ciété sera assise, heureuse, prospère. Et
 » s'il peut arriver jamais que les lumières

» soient nuisibles dans la multitude, ce
 » ne sera que quand le gouvernement,
 » en hostilité avec les intérêts du peuple,
 » l'acculera dans une position forcée, ou
 » réduira la dernière classe à mourir de
 » misère; car alors il se trouvera plus
 » d'esprit pour se défendre ou devenir
 » criminel.

» Mon seul Code, par sa simplicité, a
 » fait plus de bien en France que la masse
 » de toutes les lois qui m'ont précédé.
 » Mes écoles, mon enseignement mutuel,
 » préparent des générations inconnues.
 » Aussi sous mon règne les crimes allè-
 » rent-ils en décroissant avec rapidité,
 » tandis que chez nos voisins, en Angle-
 » terre, ils allaient au contraire croissant
 » d'une manière effrayante. Et c'en est
 » assez, il me semble, pour pouvoir pro-
 » noncer hardiment sur les deux admi-
 » nistrations respectives! *

» Et voyez comme aux Etats-Unis, sans
 » force apparente, sans efforts aucuns,
 » tout y prospère; combien on y est heu-
 » reux et tranquille : c'est qu'en réalité

* Cette vérité se trouve développée par des
 documens authentiques qui présentent des ré-
 sultats bien plus grands, sans doute, qu'on ne

» c'est la volonté, ce sont les intérêts
 » publics qui y gouvernent. Mettez le
 » même gouvernement en guerre avec
 » la volonté, les intérêts de tous, et vous
 » verrez aussitôt quel tapage, combien
 » de tiraillemens, de troubles, de con-
 » fusion, et surtout quel accroissement
 » de crimes.

» Arrivé au pouvoir, on eût voulu que
 » j'eusse été un Washington : les mots
 » ne coûtent rien, et bien sûrement ceux
 » qui l'ont dit avec autant de facilité, le
 » faisaient sans connaissance des temps,
 » des lieux, des hommes et des choses.

saurait se l'imaginer. (Voyez, *Situation de l'Angleterre, par M. de Montvéran.*)

FRANCE.		ANGLETERRE.	
HABITANS.	C. A MORT.	ANNÉES.	HABITANS. C. A MORT.
34,000,000.	882.	1801.	16,000,000. 3,400.
42,000,000.	392.	1811.	17,000,000. 6,400.

D'où l'on voit qu'en 1801, en France, il y avait vingt-six condamnations à mort par million d'habitans, et qu'en 1811, dix ans après, elles avaient déjà diminué de deux tiers; n'y en ayant plus que neuf par million d'habitans.

En Angleterre, au contraire, où les condamnations étaient de deux cent douze par million

(Nov. 1815) DE SAINTE-HÉLÈNE. 29

» Si j'eusse été en Amérique, volontiers
 » j'eusse été aussi un Washington, et j'y
 » eusse eu peu de mérite; car je ne vois
 » pas comment il eût été raisonnable-
 » ment possible de faire autrement. Mais
 » si lui se fût trouvé en France, sous la
 » dissolution du dedans et sous l'invasion
 » du dehors, je lui eusse défié d'être lui-
 » même, ou s'il eût voulu l'être, il n'eût
 » été qu'un niais, et n'eût fait que conti-
 » nuer de grands malheurs. Pour moi,
 » je ne pouvais être qu'un *Washington*
 » couronné. Ce n'était que dans un con-
 » grès de rois, au milieu des rois con-

en 1801, elles s'étaient accrues de plus de moitié, étant en 1811 de trois cent soixante-seize par million d'habitans.

On peut observer aussi, en passant, que ces condamnations en Angleterre, se trouvaient alors à celles de France, comme 9 est à 376, ou comme 1 à 42.

Le rapport de la mendicité en France, aux pauvres à la charge des paroisses, en Angleterre, est bien autrement prodigieux : la France ne présentant, en 1812, guère que trente mille individus, sur quarante-trois millions d'habitans, tandis qu'en Angleterre, même année, le quart de la population, ou quatre millions deux cent cinquante mille pauvres, se trouvait à la charge des paroisses. (*Montvéran.*)

» vaincus ou maîtrisés, que je pouvais le
 » devenir. Alors, et là seulement, je pou-
 » vais montrer avec fruit sa modération,
 » son désintéressement, sa sagesse; je
 » n'y pouvais raisonnablement parvenir
 » qu'au travers de la dictature universelle:
 » j'y ai prétendu, m'en ferait-on un crime?
 » Penserait-on qu'il fût au-dessous des
 » forces humaines de s'en démettre?
 » Sylla, gorgé de crimes, a bien osé
 » abdiquer, poursuivi par l'exécration
 » publique. Quel motif eût pu m'arrêter,
 » moi qui n'aurais eu que des bénédic-
 » tions à recueillir!..... Mais demander
 » de moi, avant le temps ce qui n'était
 » pas de saison, était d'une bêtise vul-
 » gaire; moi l'annoncer, le promettre eût
 » été pris pour du verbiage, du charlata-
 » nisme; ce n'était point mon genre.....
 » Je le répète, il me fallait vaincre à
 » Moscow!..... »

Une autre fois, arrêté devant Tobie,
 il disait : « Ce que c'est pourtant que
 » cette pauvre machine humaine! pas
 » une enveloppe qui se ressemble; pas
 » un intérieur qui ne diffère! et c'est
 » pour se refuser à cette vérité qu'on
 » commet tant de fautes! Faites de Tobie
 » un Brutus, il se serait donné la mort;

» un Esope, il serait peut-être aujour-
 » d'hui le conseiller du gouverneur; un
 » chrétien ardent et zélé, il porterait ses
 » chaînes en vue de Dieu et les bénirait.
 » Pour le pauvre Tobie, il n'y regarde
 » pas de si près, il se courbe et travaille
 » innocemment! » Et après l'avoir consi-
 » déré quelques instans en silence, il dit
 » en s'éloignant : « Il est sûr qu'il y a loin
 » du pauvre Tobie à un roi Richard!....
 » Et toutefois, continuait-il en marchant,
 » le forfait n'en est pas moins atroce; car
 » cet homme, après tout, avait sa famille,
 » ses jouissances, sa propre vie. Et l'on
 » a commis un horrible forfait en venant
 » le faire mourir ici sous le poids de l'es-
 » clavage. » Et s'arrêtant tout à coup, il
 » me dit : « Mais je lis dans vos yeux; vous
 » pensez qu'il n'est pas le seul exemple
 » de la sorte à Sainte-Hélène! » Et soit
 » qu'il fût heurté de se voir en parallèle
 » avec Tobie, soit qu'il crût que mon cou-
 » rage eût besoin d'être relevé, soit enfin
 » toute autre chose, il poursuivit avec feu
 » et majesté : « Mon cher, il ne saurait y
 » avoir ici le moindre rapport; si l'attentat
 » est plus relevé, les victimes aussi offrent
 » bien d'autres ressources. On ne nous a
 » point soumis à des souffrances corpo-